

L'ÉCRITURE AUTOBIOGRAPHIQUE DE MARGUERITE YOURCENAR : LE LABYRINTHE DE LA MÉMOIRE

par Francisco J. HERNANDEZ RODRIGUEZ (Valladolid)

Dans la présentation du livre *Actes du II^e Colloque International sur Marguerite Yourcenar: Biographie, Autobiographie*, ayant eu lieu à l'Université de Valence en Octobre 1986, l'éditrice, le professeur Elena Real, a tiré un bilan des questions abordées à ce propos dans les termes suivants: "Quelle est la fonction de la biographie dans son œuvre romanesque? Comment s'expriment l'aveu, la confession? Par quelles voies la romancière dit-elle ou cache-t-elle son moi? Quel est le sens du *Labyrinthe du monde* ?^[1]". Toutes ces questions ont reçu de nombreuses et très intéressantes réponses, contenues dans les différentes communications de ce Colloque, mais dans presque toutes – surtout dans celles qui touchaient *Souvenirs pieux* et *Archives du Nord* – l'aspect provisoire en était signalé, dû à l'imminente parution du troisième volume de la trilogie *Quoi? L'Éternité*. Les raisons en étaient évidentes. Malgré les réticences pour parler d'elle-même, de la part de l'auteur, et ceci presque constamment, deux textes situés au début et à la fin d'*Archives du Nord* semblaient laisser entrevoir cette possibilité :

[...] une petite fille apprenant à vivre entre 1903 et 1912 sur une colline de la Flandre française. Si le temps et l'énergie m'en sont donnés, peut-être continuerai-je jusqu'en 1914, jusqu'en 1939, jusqu'au moment où la plume me tombera des mains. On verra bien.

Les incidents de cette vie [...] je les consignerai peut-être un jour, si le loisir m'en est donné et si l'envie m'en vient^[2].

Et ainsi, après l'*incipit* obligatoire de tant d'autobiographies, "l'être que j'appelle moi vint au monde un certain lundi, 8 juin 1903", Marguerite Yourcenar évoque le moment transcendantal de sa

[1] *Marguerite Yourcenar. Biographie, Autobiographie*, Universitat de València, 1988.

[2] *Archives du Nord*, (AN). *Essais et Mémoires*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1991, p. 953 et 1182.

naissance – comme Rousseau, Chateaubriand et tant d'écrivains autobiographiques – même si elle le fait selon sa particulière perspective narrative externe, comme une sorte de reportage progressif dans lequel alternent le passé et le présent historique : “On lava la nouvelle née : c'était une robuste petite fille au crâne couvert d'un duvet noir pareil au pelage d'une souris. Les yeux étaient bleus [...]. La nouvelle-née criait à pleins poumons [...]. Cette fillette vieille d'une heure est en tout cas déjà prise, comme dans un filet, dans les réalités de la souffrance animale et de la peine humaine”^[3]. Sept cent pages après, à la fin d'*Archives du Nord*, nous nous retrouvons encore devant la nouvelle-née, “[l]'enfant, elle, a environs six semaines”^[4]. Et dans l'intervalle, elle nous transporte à travers le temps d'une autobiographie qui chemine en arrière, remontant “dans le nuit des temps”, pour aboutir aux carrefours familiaux, à la recherche d'une généalogie. Quelque chose qui était déjà implicite et clair dans les exergues des deux œuvres (extraits respectivement du *Koan Zen* et de *L'Iliade*) et qui suscitait une certaine perplexité chez le lecteur, pour le moins dans la mesure où cela contrariait des schémas bien précis de lecture des textes autobiographiques, en ce qui concerne la progression chronologique^[5].

Au cours du long intervalle parcouru entre la parution de *Souvenirs pieux* et *Archives du Nord* d'un côté, et l'élaboration de *Quoi? L'Éternité*, Marguerite Yourcenar laissait entrevoir la même ambiguïté à l'égard des caractéristiques du livre qu'elle préparait et de son plus ou moins grand registre intimiste : “Ensuite vient un moment, je l'ai dit, où l'on se met à faire certains comptes, à repasser par certains sentiers pour mieux situer le point où nous sommes. Ce moment approche peut-être pour moi. Je n'en suis pas sûre”^[6].

Enfin, la parution posthume de la troisième partie du triptyque n'a pas représenté, en définitive, un changement essentiel quant à la direction amorcée par les deux œuvres antérieures. Dès le

[3] *Souvenirs pieux*, (SP) in EM, p. 722-723.

[4] AN, p. 1179.

[5] Une perplexité pareille à celle qu'avait expérimentée en 1912 l'un des premiers lecteurs de *À la recherche du Temps perdu* (J. Madeleine, lecteur des éditions Fasquelle à qui Proust avait envoyé l'original de son œuvre) qui, dans son rapport de lecture s'étonne qu'au bout de sept cent douze pages, il se retrouve devant le même “monsieur qui a des insomnies” de la première partie. Cf. J.-Y. TADIÉ, *Lectures de Proust*, A. Colin, p. 10.

[6] *Les Yeux ouverts. Entretiens avec Matthieu Galey*, Éd. du Centurion, 1980, (YO) p. 209.